

Entretien avec Victor Dixen

Par Marieke Mille

« Au cœur de la nuit, quand tout est silencieux et plongé dans l'ombre, la seule chose qui existe, c'est l'histoire que je suis en train d'inventer. »

Victor Dixen

Victor Dixen est né d'un père danois et d'une mère française. Enfant, il échappe à la surveillance de ses parents et embarque dans les montagnes russes terrifiantes du plus vieux parc d'attractions du monde, le Tivoli de Copenhague. Souffrant depuis cet incident d'étranges insomnies, il consacre l'essentiel de ses nuits à l'écriture de son premier roman, *Le Cas Jack Spark*, d'abord publié aux éditions Gawsenwitch, puis en Pôle fiction chez Gallimard Jeunesse. Après avoir passé plusieurs années aux États-Unis et en Irlande, Victor Dixen vit aujourd'hui en Asie.

(Source : [Gallimard](#))

Marieke Mille : *L'univers d'Animale* est très marqué par le romantisme. Outre la référence à Chateaubriand dans le premier tome et à Hugo dans le deuxième, la littérature du XIX^e imprègne le texte, comment avez-vous travaillé cette atmosphère ?

Victor Dixen : L'idée d'*Animale* est venue d'un rêve. J'essayais de m'approcher d'une chaumière perdue dans une forêt sans y parvenir. A mon réveil, j'avais en tête le souvenir un peu flou de *Boucle d'Or et les trois ours*. En le relisant, j'ai remarqué que ce conte n'avait pas vraiment de fin : Boucle d'Or est réveillée par les trois ours puis s'enfuit par la fenêtre. C'est très atypique. Habituellement les contes ont toujours une fin fermée, une morale. En tant qu'auteur, j'y ai vu une mission, celle de retrouver la trace de Boucle d'Or, qui devient Gabrielle de Brances dans mon roman. Mes recherches m'ont amené à découvrir que le conte avait été pour la première fois couché sur le papier dans les années 1830 par Robert Southey. Le XIX^e siècle s'est alors imposé à moi comme le temps de la narration. Il me fallait donc adapter mon écriture à celle des romans de cette époque. Ensuite, ont découlé de ce choix la

dimension gothique et le romantisme français, avec Chateaubriand et surtout Victor Hugo. La genèse de ce livre s'explique vraiment par ce rêve et par la découverte de l'époque à laquelle le conte a été écrit. L'idée d'entrelacer l'Histoire et la fiction, en mêlant le conte aux guerres napoléoniennes, est arrivée ensuite assez naturellement. L'écriture dans la veine du XIX^e est venue de mes souvenirs de lectures. J'aime beaucoup le courant romantique en littérature, il a donc pris assez spontanément forme sous ma plume. J'ai aussi voulu adopter une forme épistolaire, ou en tout cas une forme fragmentaire avec des documents comme le journal intime ou les lettres, souvent utilisées dans les romans du XIX^e. Nous sommes aujourd'hui immergés dans une culture de l'instant où la correspondance ancienne par le papier, qui induit un temps de latence entre le moment de l'écriture et celui de la réception, n'existe pratiquement plus. J'ai pris beaucoup de plaisir à retrouver ce décalage temporel dans *Animale*.

MM : La construction de ce deuxième tome reprend un schéma similaire à celui de *La Reine des Neiges* d'Andersen, à quelques péripéties près. Comment l'histoire s'est-elle construite par rapport au canevas du conte ?

VD : Pour le premier tome, reprendre *Boucle d'or* permettait aisément d'ajouter des éléments. Il s'agit d'un conte folklorique, qui provient certainement d'une comptine, d'où son motif ternaire ; à ce titre, il est intéressant de noter que « comptine » et « compter » ont la même racine étymologique car les comptines sont en réalité des petites chansons où les chiffres jouent un rôle mnémotechnique. Sur cette base très simple, je pouvais broder assez facilement. En revanche, *La Reine des neiges* est un conte littéraire, comme tous ceux d'Andersen. Il ne repose pas sur un folklore préalable, même si certains mythes scandinaves ont indéniablement influencé Andersen dans son œuvre. Comme il s'agit avant tout de créations littéraires, ces contes sont plus complexes, avec davantage de péripéties et d'éléments propres à l'auteur, avec lesquels j'ai dû composer. C'est notamment pour cette raison que j'ai fait intervenir Andersen comme un personnage à part entière, de manière beaucoup plus importante que Southey qui est juste évoqué dans le premier tome. Je n'avais pas vraiment besoin de mobiliser Robert Southey dans mon histoire. En revanche, en m'attaquant au conte de *La Reine des neiges*, il était vraiment important pour moi que son auteur soit un des personnages principaux.

Je dois dire aussi que ce conte vit en moi depuis très longtemps. Comme mon père est danois, j'ai été baigné dans l'univers d'Andersen.

“*La figure de la Reine des neiges m'a toujours fasciné, inquiété et intrigué ; pour autant, je ne savais pas vraiment qui elle était, ni ce qu'elle représentait.*”

Le deuxième tome d'*Animale* m'a offert l'opportunité de mener une nouvelle enquête, cette fois à la rencontre de ce personnage mystérieux. Au départ, j'ai essayé de calquer au plus près la trame du conte, mais elle entraînait en confrontation trop directe avec l'histoire que je voulais raconter. Il fallait

donc isoler les motifs principaux sans forcément reprendre chaque élément à l'identique. J'ai pratiquement respecté l'ensemble des chapitres du conte, qui correspondent aux lettres de Blonde dans le roman. Seul le très beau passage de la forêt avec la petite fille des brigands à moitié sauvageonne¹, elle-même aussi entre le règne humain et animal, a finalement été coupé alors que je faisais intervenir ce personnage dans des chapitres entiers. Ma façon d'écrire comprend beaucoup de réécriture. Je me suis rendu compte que le récit était plus fort, plus direct si je supprimais ce passage en particulier.

MM : Le personnage d'Andersen est un auteur à qui Blonde raconte son histoire avant qu'il ne décide d'écrire *La Reine des neiges* à partir du témoignage qu'elle lui en a livré. A la fin, il signe en librairie cette adaptation de l'histoire que le lecteur a suivie tout au long du livre. Pourquoi avoir choisi de mettre le conte en abyme de cette façon ?

VD : Il y a plusieurs réponses à cette question.

“Depuis longtemps, je pense que derrière les légendes et les contes, se cache une part de vérité que la littérature peut approcher.”

Je l'explorais d'une autre manière dans la série *Le cas Jack Spark*, inspirée des contes de Perrault. Cette série essaie de donner une réalité contemporaine aux fées. En convoquant une sorte d'épistémologie, d'histoire des sciences oubliées (notamment le mesmérisme), j'ai tenté de créer une illusion de réalité, pour que le lecteur puisse croire que les fées existent peut-être. A travers *Animale*, je recours à l'Histoire plus qu'à la science pour donner une impression de réalité au conte de *Boucle d'Or et les trois ours*. Le lecteur peut se dire que le conte qui nous est parvenu sous cette forme cache une réalité historique. Ainsi, dans le deuxième tome, je me suis demandé si *La Reine des neiges* ne pouvait pas être davantage qu'une invention littéraire d'Andersen, et si des événements « réels » de sa vie et de son époque auraient pu lui inspirer cette histoire. C'est pour cette raison qu'il est un personnage à part entière du roman, et qu'il vit les événements en même temps que Blonde.

MM : Le point de vue de l'histoire change entre les deux romans. Dans le premier tome, le lecteur est avec Blonde, dans ce second tome, il dispose, au même titre qu'Andersen, du récit qu'elle fait de sa propre histoire. Il y a un prisme supplémentaire qui est ce personnage d'auteur... dont on ne peut s'empêcher de penser qu'il est un peu vous.

VD : Oui, sans doute. C'est un lieu commun, mais je pense qu'un auteur met toujours un peu de lui dans ses personnages. Je me suis senti d'autant plus proche d'Andersen qu'il écrit lui aussi. J'avais lu ses contes mais je ne connaissais pas sa vie. Quand j'ai commencé à écrire le deuxième tome d'*Animale*, à rassembler de la documentation, j'ai lu ses biographies et j'ai alors découvert qu'il avait été très solitaire à une époque de sa vie et que le succès et la reconnaissance étaient arrivés sur le tard à travers une consécration internationale. Il a été reconnu au Danemark par la suite ; le destin de cet

¹ La cinquième histoire de *La Reine des Neiges* « La petite fille des brigands », met en scène une fillette un peu sauvage qui aide Gerda à fuir pour retrouver Kay.

auteur qui a énormément lutté et douté de son vivant, alors qu'aujourd'hui il rayonne, m'a ému. J'ai terminé la rédaction du deuxième tome d'*Animale* avec l'impression d'avoir fait sa connaissance.

“*Au fil de ce roman, notre temps devient celui d'Andersen, on reçoit les lettres en même temps que lui, tandis que Blonde fait un pas vers la légende : elle commence à se changer en personnage de conte.*”

MM: Peut-être cet éloignement est-il aussi lié au fait qu'elle soit enceinte ? D'un côté cette grossesse freine la malédiction, mais en même temps, la procréation est très animale.

VD : Oui, ce sont deux modes d'animalité en fait. J'ai l'impression que dans la vie d'une femme, la grossesse est un moment où l'on retrouve l'animalité du corps, des instincts. Nous autres, êtres humains, essayons de rejeter la part animale en dehors de notre existence, en dehors de notre civilisation. Elle a été beaucoup diabolisée, mais je pense qu'elle reste une partie intégrante de ce que nous sommes. C'est aussi un des propos de la saga *Animale*, que j'ai essayé d'illustrer à travers l'expérience de la grossesse. Lorsqu'elle est enceinte, Blonde est déjà tellement en phase avec ses instincts, qu'il n'y a pas besoin de manifestation supplémentaire passant par le fantastique. Son état annule la malédiction². C'est étrange que vous fassiez allusion à cet élément parce que j'étais justement en signature à Genève, où la libraire qui me recevait me disait que ses passages préférés du livre étaient ceux concernant la grossesse. Elle m'a demandé comment j'avais fait, en tant qu'homme, pour l'imaginer et la ressentir. Je lui ai répondu que j'avais pris conseils auprès de relectrices ou des éditrices avec lesquelles je travaille, qui m'ont raconté les symptômes, les nausées. Mais pour la libraire, au-delà des nausées, je touchais à quelque chose de plus profond. Je pense que c'est justement cette animalité. Nous l'avons tous en nous, hommes ou femmes. J'ai essayé de l'exprimer dans les pages à travers des sensations tactiles, olfactives...

MM : Les sens sont très sollicités tout au long du livre. Qu'est-ce qui vous nourrit ?

VD : Mon travail sur la retranscription littéraire des sensations est sans doute facilité par le fait que j'écris surtout la nuit. Je dors peu et je commence à écrire dès le réveil, d'où l'influence des rêves, parfois encore très présents quand je me mets, non pas à ma page, ce serait romantique, mais à mon clavier. Au cœur de la nuit, quand tout est silencieux et plongé dans l'ombre, la seule chose qui existe, c'est l'histoire que je suis en train d'inventer. Rien ne vient solliciter mes sens dans le monde réel pour me distraire, j'ai donc plus de facilités à ressentir comme mes personnages et à essayer d'exprimer leurs sensations par les mots.

² Dans *Animale*, Blonde est victime d'une malédiction qui la transforme peu à peu en ours (NDLR).

MM : Nous avons évoqué le conte, mais la mythologie nordique vient également s’entremêler dans l’histoire avec les Berserkers³ mais aussi avec le lien de la Reine des neiges et Hel⁴...

VD: Je côtoie les figures de la mythologie nordique depuis longtemps, à travers ma culture danoise. Présentes quelque part en moi, elles m’ont toujours intéressé. La filiation sur laquelle vous insistez entre le conte et les légendes, n’est pas mon invention. Les ethnologues le savent, la plupart des contes folkloriques sont en fait les déclinaisons d’anciens mythes antiques qui survivent sous forme de contes. Le personnage redoutable de Hel, la déesse des morts des Vikings, a été décliné dans les pays scandinaves et dans les pays germaniques sous différents noms, par exemple Holda ou Dame Holle dans la culture germanique, une sorte de fée marraine qui vit dans les nuages et fait tomber la neige en secouant son édredon dont les plumes se transforment en flocons. Ces figures, très puissantes à l’origine, parviennent jusqu’à nous à travers les contes sous des formes souvent amoindries. Plusieurs spécialistes, notamment Pierre Dubois⁵, très érudit en la matière, retrouvent derrière chacun des membres du « petit peuple » un ancien dieu qui a régressé après la christianisation de nos cultures, pour donner un personnage folklorique. Je me suis inspiré de ce phénomène pour *Le Cas Jack Spark* : les fées très puissantes du Moyen-Age reviennent sous une forme gnomique de nos jours. Observer comment des figures de l’imaginaire ou des religions ont subsisté jusqu’à nous sous d’autres visages : cela me passionne !

MM : Par rapport au fond historique, le tome deux met en scène l’Aiglon à qui vous donnez un destin particulier. Comment avez-vous décidé de le lier à votre histoire ?

VD : Ce destin sacrifié d’avance m’a toujours intrigué. Après la défaite de Napoléon, son héritier a vécu sa courte vie comme otage en sachant qu’on ne lui laisserait jamais avoir aucun avenir, car c’était trop dangereux pour l’équilibre géopolitique de l’époque. Hormis la pièce d’Edmond Rostand, *L’Aiglon* (joué par Sarah Bernard), on ne parle plus beaucoup de lui de nos jours. Pourtant, c’est le personnage romantique par excellence. A ce titre, il s’inscrivait parfaitement dans *Animale*. La période historique m’offrait l’occasion de le mettre en scène. Comme Blonde et Gabrielle, il fait partie des oubliés de l’histoire, présents dans les coulisses, qui vivent leur propre aventure en parallèle des événements officiels. J’ai voulu le sortir de ces coulisses, lui aussi, pour le mettre sur le devant de la scène. C’est un personnage ambivalent, donc intéressant.

MM : Effectivement, il est pris dans des événements qui le dépassent.

VD : Tout à fait. Son seul choix est celui de la fin, que je ne révélerai pas pour ceux qui ne l’ont pas encore lu. Dans les toutes dernières pages, il n’est plus le jouet de personne, il prend sa propre décision. J’avais écrit beaucoup plus sur l’Aiglon dans la première version du manuscrit, dans laquelle des chapitres entiers lui étaient consacrés. En relisant, je me suis rendu compte qu’il fallait laisser toute une partie dans l’ombre, mais ce personnage m’a accompagné pendant de longues nuits d’écriture.

³ Issus de la mythologie nordique, les Berserkers étaient un groupe de guerrier adorant Odin, qui entraient dans une fureur sacrée leur donnant une force surpuissante.

⁴ La déesse des morts dans la mythologie nordique.

⁵ Elficologue, scénariste de bande dessinée, écrivain, conteur, conférencier français, qui a notamment écrit des encyclopédies sur les fées, les lutins ou les elfes, fruits d’une vingtaine d’années de recherches.

MM : Pour la construction, travaillez-vous avec un plan de l'intrigue, des fiches personnages ? Utilisez-vous votre documentation pendant l'écriture ou bien mettez-vous vos notes de côté une fois vos recherches effectuées ?

VD : Le travail préparatoire est de plus en plus important ; plus j'écris et plus je planifie. Quand j'ai l'idée d'un roman, j'ai jusqu'à un an de recherches avant de coucher la première ligne sur le papier. Ce travail inclut à la fois les recherches documentaires, la construction du plan, l'architecture dramatique et effectivement, les fiches de personnages. Le livre est très préparé, mais à partir du moment où je me lance dans la rédaction, beaucoup de choses peuvent changer. Quand les personnages commencent à exister, ils ont leurs propres réactions, ils font leurs propres choix que je n'anticipe pas forcément. Je n'atterris jamais exactement à l'endroit prévu, mais mon carnet de route préalable m'aide à tenir le cap. Cette préparation dépend aussi de l'histoire que je raconte. Dans *Le cas Jack Spark*, c'était moins indispensable parce que l'action se passait de nos jours. Dans le cadre d'un roman historique, il faut composer avec les faits qui existent pour la crédibilité du récit. C'est une contrainte, mais qui, je pense, stimule la créativité – comme toutes les contraintes.

MM : Le fait que les personnages qu'on pensait disparus réapparaissent dans les toutes dernières pages était-il prévu ?

VD : Pour certains, je l'avais planifié, et d'autres sont revenus parce qu'ils l'avaient décidé – comme madame Lune, par exemple. Dans le passage de « La vieille femme au bout du monde », j'avais prévu de mettre en scène un autre personnage. Au fur et à mesure que j'écrivais cependant, ce personnage a pris les traits et la voix de madame Lune, jusqu'à ce que je me rende compte que c'était évident : ce ne pouvait être qu'elle.

MM : Dans les deux tomes, quelques pages de fin retracent les événements. Pourquoi avez-vous décidé de publier ces chronologies ?

VD : Elles forment une sorte de conclusion, en montrant l'entrelacement de la fiction du conte et de la réalité des faits historiques. J'aime bien terminer sur ce clin d'œil qui résume la part d'invention et la part de réel, en les fondant comme deux métaux en un seul alliage. Ces deux pages sont la partie immergée d'un iceberg de notes. J'extrait quelques dates de l'ensemble de la chronologie que j'ai bâtie, pour conclure.

MM : Dans *Phobos*, le parti pris stylistique est là-aussi fort et adapté au contexte. Cette narration qui alterne champ, contrechamp, et hors champ s'adapte parfaitement aux propos. *Animale* est très proche dans sa forme de son contexte historique. Par quoi ces choix sont-ils guidés ?

VD : Ils viennent assez naturellement, pour *Phobos* comme pour *Animale*. Au départ il y a une histoire que j'ai envie de raconter, la forme s'impose ensuite d'elle-même. Dans *Animale*, l'enquête autour de la généalogie du conte induisait d'adopter la forme littéraire du XIX^e siècle. *Phobos* se passe dans l'espace, c'est un thriller, mais c'est aussi une réflexion sur la dictature de l'image dans laquelle nous

vivons – et dans laquelle nous vivrons de plus en plus dans le futur. Pour parler de l’image, quoi de mieux qu’une construction sous forme de script, avec des séquences et des focales ? Dans *Phobos*, ce sont les focales qui rythment le récit, comme différents yeux, et le lecteur est mis en position de spectateur ou de passager.

Propos recueillis par Marieke Mille, rédactrice en chef de Lecture Jeune, en janvier 2015.